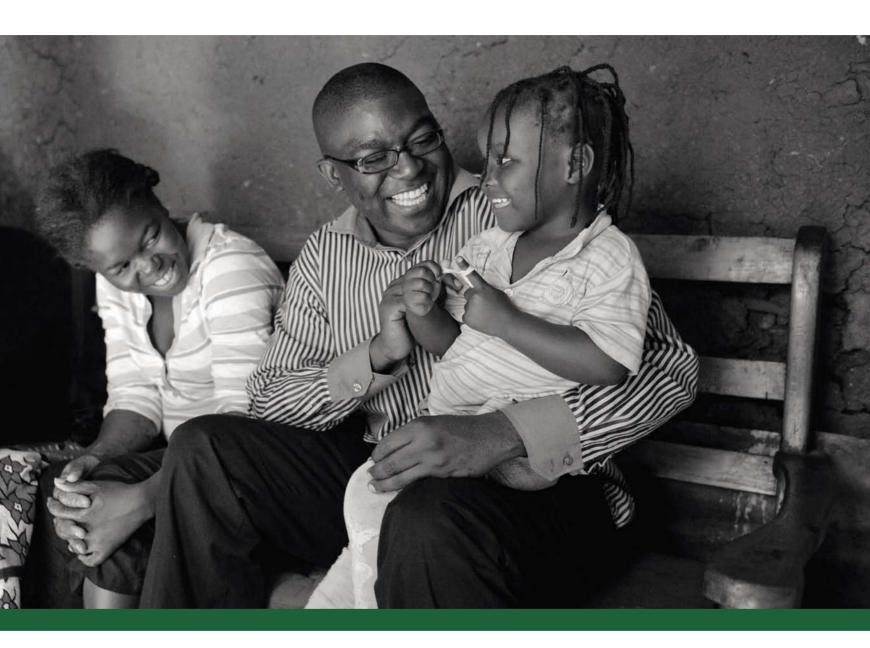
ANIMAN

LES BEAUTÉS DU MONDE

SUISSE DE ZERMATT À ST-MORITZ



AVEC SUFFISAMMENT D'INGÉNIOSITÉ CHACUN DE NOUS PEUT CHANGER LE MONDE



IL CONSACRE SA VIE À SAUVER DES MILLIERS DE MÈRES
ET DE NOUVEAU-NÉS. IL PERMET AUX PLUS DÉFAVORISÉS D'UTILISER
LES TECHNOLOGIES MOBILES POUR OBTENIR DE L'AIDE. CAR IL SAIT COMBIEN
IL EST VITAL DE RECEVOIR DES SOINS ADAPTÉS.
AGGREY OTIENO, LAURÉAT ROLEX 2012



ROLEXAWARDS.COM

Editorial

FÉVRIER-MARS 2013

Retrouver la confiance et l'espoir. Un projet pour 2013 qui peut permettre de réaliser ses rêves sous nos latitudes, comme sur les rivages des îles polynésiennes. Photo Keystone / Gregory Boissy



ANIMAN

LECTURES SEREINES A TAHANEA

Que nous réserve 2013? La question est dans tous les esprits au début d'une année qui s'annonce particulièrement complexe. Comment croire en des valeurs qui semblaient immuables, alors que le monde et la société changent si rapidement et que plus rien ne paraît maîtrisé? Il existe peut-être un espoir, une recette: la confiance. Et si on la retrouvait pour mieux échapper au fatalisme ambiant et aux échos négatifs qui ne visent qu'à nous effrayer pour nous entraîner dans un jeu qui fait l'intérêt de quelques-uns?

Pour être porté par la confiance, il suffit parfois de réaliser ses rêves, comme le démontrent dans ce numéro ces amis suisses qui ont construit à Bornéo le bateau en bois qu'ils imaginaient. Et il y a ainsi des histoires en forme de fable moderne qui vous donnent de la confiance pour toute l'année à venir. Des signes qui permettent de continuer à vous présenter avec le même enthousiasme la découverte des beautés du monde. Cette histoire, c'est Nathalie, une fidèle lectrice de Polynésie qui nous l'a envoyée, et nous la partageons, en forme de formidable credo pour 2013.

«Il était une fois une femme encline à rêver, passionnée de voyages, de photos et donc d'Animan. Elle habite à Tahiti face au lagon et collectionne ses revues. Elle déménage, trie, jette, mais surtout pas sa collection d'Animan qu'elle range précieusement dans un carton.

Quelques années plus tard, Francis, qui habite à Rangiroa, greffé du cœur, a une idée. Ensemble, ils élaborent les prémices du projet, assis face à la passe de Tiputa, en regardant le ballet des dauphins dans les vagues. Le projet consiste pour Francis à aller passer un an en solitaire à Tahanea, un atoll désert des Tuamotu, et y survivre en harmonie avec la nature et les éléments. Pour prouver qu'il y a une vie «normale» après la greffe, remercier le donneur et sa famille et promouvoir le don d'organe. Dans les cadeaux que je lui fais parvenir à Rangiroa pour son départ, il y a le carton d'Animan qui lui a donc tenu compagnie pendant un an. Sans le savoir, vous avez participé à cette extraordinaire aventure, par le rêve et le voyage que vos revues créent...»

Vous retrouverez l'aventure solitaire de Francis Gazeau, ce témoignage fort sur la confiance et l'espoir dans nos reportages de 2013, une année que nous vous souhaitons heureuse et sereine.

Thierry Peitrequin Rédacteur en chef

Escales

FÉVRIER-MARS 2013







10

Au fil du fleuve Hooghly

Dans les eaux ocres de ce défluent du Gange, qui traverse l'Etat du Bengale Occidental, court le flot palpitant de l'histoire et de la spiritualité indienne.

22

Trois reines de la Baltique

Impossible de séparer ces trois capitales à la personnalité affirmée. Vilnius, dernière ville d'Europe centrale, Riga, dernière ville germanique et Tallinn, première ville scandinave.

35 Portfolio Grands Photographes 2013 Steve McCurry

52

Gadaa ou le dernier rituel secret

Ils sont des milliers rassemblés en plein désert dans les environs de Metahara, en Ethiopie. Comme tous les huit ans, la cérémonie du transfert de pouvoir, le Gadaa, va débuter.

64

Des Suisses, un rêve, un bateau

Ce bateau ne pouvait être qu'un voilier en bois, construit à l'ancienne. Le bateau des pirates ou d'Henri de Monfreid. Et c'est en Indonésie que l'on peut encore trouver des artisans imprégnés des vieilles traditions.

72

Les vertiges du Glacier Express

Il faut huit heures pour relier Zermatt à Saint-Moritz, des stations distantes de 291 kilomètres. Entre Valais et Grisons, c'est un fabuleux voyage hors du temps, avec de belles escales.



«Hivers rigoureux, paysages sauvages, règles strictes. Avec mon lait et mon fromage, vous y prendrez goût.»

Le fromage de montagne valaisan d'Albert Andereggen, de la vallée de Conches, est l'un des nombreux produits authentiques sélectionnés pour la ligne Pro Montagna. Pour chaque article acheté, une contribution est versée au Parrainage Coop pour les régions de montagne, qui œuvre à la préservation des paysages de montagne suisses et à l'amélioration des conditions de vie des paysans locaux. Pro Montagna, c'est la garantie de savourer de véritables produits de montagne... aujourd'hui comme demain.



Pour moi et pour toi.



CONCOURS

De vos voyages lointains, lequel de vos clichés provoquera le plus irrésistible désir de partir ?

• POUR PARTICIPER: Soumettez votre cliché accompagné d'une légende sur www.photographe-voyageur.com jusqu'au 7 avril 2013 inclus.

Lots:

- 1er prix : 2'000.- CHF
- 2° et 3° prix : un billet d'avion en classe économique avec
 Qatar Airways, élue meilleure compagnie aérienne au monde
- · 4º prix : un iPad avec écran Retina
- 1ºr au 15º prix : abonnement d'un an au magazine Animan Les clichés vainqueurs seront exposés lors du Salon du Livre de Genève, du 1ºr au 5 mai 2013 à Palexpo, et publiés dans le portfolio du magazine Animan nº176.

Jury:

Un jury composé de photographes voyageurs :

- · Olivier Föllmi, photographe
- Thierry Peitrequin, rédacteur en chef du magazine Animan
- · Philippe Tarbouriech, photographe
- · Jean-Marie Hullot, directeur de Fotopedia
- · Pierre Jaccard, directeur de Au Tigre Vanillé
- Règlement du concours disponible sur : www.photographe-voyageur.com









L'air du temps

O1 Grand nord / les rennes en péril

Il faut aider les «petits peuples» de Sibérie

Les peuples indigènes du Grand Nord dépendent des rennes pour se nourrir, voyager ou se vêtir. Devant le déclin dramatique du plus grand troupeau de rennes au monde et la répression qui s'abat actuellement sur l'organisation russe des «petits peuples» de Sibérie (RAIPON), dont beaucoup sont éleveurs de rennes, l'organisation Survival International publie sur son site une galerie de photos mettant en valeur la place centrale que tient le renne pour ces populations. Survival mène une campagne depuis des décennies pour les droits des éleveurs de rennes de Sibérie et du nord-est du Canada. Cette galerie de photos raconte ainsi douze histoires fortes liées aux rennes. Quelques exemples:

- Les Evènes possèdent un vocabulaire de plus de 1'500 mots pour décrire les parties du corps, les maladies, la nourriture et le comportement de leurs rennes.
- Les Nenets de la péninsule de Yamal, en Sibérie, se déplacent périodiquement avec leurs rennes sur des routes de migration très anciennes. Leurs terres et leur mode de vie sont menacés par l'extraction des ressources naturelles.
- Chaque automne, des centaines de rennes traversent les eaux gelées du fjord Kågsundet, en Norvège, depuis les pâturages d'été de l'île d'Arnøy jusqu'aux terres hivernales du continent.

Mais aujourd'hui, le développement de grands projets industriels dans les régions arctiques et sub-arctiques menace la vie des éleveurs. Les routes migratoires sont affectées, les pâturages sont détruits et les



© Alessandra Meniconz

grands troupeaux sont réduits à une infime portion de leur taille originelle. Pour Stephen Corry, le directeur de Survival International, «ces animaux tiennent une place centrale dans l'histoire et le mode de vie de nombreux peuples du Grand Nord et l'exploitation des ressources naturelles de l'Arctique en pleine expansion constitue pour eux une véritable tragédie...»

www.survivalfrance.org



Voyage lecteurs



CROISIÈRE - SAFARI EN AFRIQUE AUSTRALE



Dans l'Afrique des safaris, il y a des noms qui emmènent loin... mais pour tout connaisseur, il y a une véritable arche de Noë : le fleuve Chobé, qui offre la plus grande concentration fluviale d'animaux sauvages au monde! Il n'est pas rare d'y observer 1000 éléphants en un seul safari! Non loin de là, le fleuve Okavango se déverse dans un immense delta intérieur, générant une véritable explosion de vie dans un milieu ordinairement semi-aride. Parmi les grands spectacles africains, est-il encore besoin de mentionner les chutes Victoria, où le Zambèze se brise en cascades sur 1,7 km de failles? Animan vous propose de partir à la découverte de ces trois fleuves mythiques et de ces lieux d'exception lors d'une croisière-safari en lodge et à bord du Zambezi Queen, un bateau quatre étoiles, écologique hors du commun.

Du 23 juillet au 3 août 2013 Descriptif de ce voyage de 12 jours

Itinéraire

Vols Genève – Johannesburg – Victoria Falls. Découverte des chutes Victoria et de ses environs. Survol du delta de l'Okavango jusqu'à votre lodge et 3 jours de safari dans le delta. Vol vers le fleuve Chobe. Croisière-safari de 4 nuits à bord du Zambezi Queen sur le fleuve Chobé. Vol retour de Victoria Falls à Genève via Johannesburg.

Votre bateau

Construit spécialement en 2009 pour la navigation fluviale en Afrique australe, le Zambezi Queen est un bateau 4* de 24 passagers, qui obéit à des normes environnementales très strictes et fonctionne essentiellement à l'énergie solaire. Chaque cabine dispose d'un lit double ou de 2 lits, de toilettes/WC privés et d'un balcon. Le Zambezi Queen possède plusieurs bateaux-safari pour les excursions.

Conditions

Tous les vols en classe économique au départ de Genève. 2 nuits à Victoria Falls, 3 nuits en lodge dans le delta de l'Okavango. Croisière-safari de 4 nuits à bord du Zambezi Queen. Pension complète durant tout le voyage. Tous les déplacements et transferts. Safaris à pied, en 4x4 et en bateau. Ce voyage francophone est accompagné par deux guides spécialistes de la photographie et de la grande faune africaine (traduction possible en allemand). Taille du groupe limitée à 24 participants.

Prix spécial ANIMAN

CHF 8'630.- en cabine triple CHF 8'940.- en cabine standard CHF 9'440.- en cabine luxe





Oui, je désire recevoir plus d'informations afin de participer à la Croisière - Safari en Afrique australe 2013.

Pour recevoir le dossier complet veuillez compléter le coupon ci-dessous et le renvoyer dûment rempli à: ANIMAN PUBLICATIONS SA Rue du Saugey 9 CH-1026 Echandens

Nom:	
Prénom:	
Rue /N°:	
NPA / Localité:	
E-mail:	
Télénhone:	

Programme détaillé et informations complètes sur demande.

L'air du temps

02

AFRIQUE / WWF ET LUTTE CONTRE LE BRACONNAGE

Dénoncer les acheteurs asiatiques et le commerce illégal

Un rapport du WWF démontre que le braconnage des éléphants et des rhinocéros a augmenté de manière inquiétante ces cinq dernières années. Après le trafic de drogue, la fabrication de fausse monnaie et la traite des êtres humains, le commerce des espèces est désormais le quatrième marché illégal le plus important dans le monde. On estime à 19 milliards de dollars son chiffre d'affaires annuel et la hausse dramatique du braconnage menace la stabilité et la sécurité de certains Etats d'Afrique centrale.

D'après des chiffres actuels portant sur l'année 2012, plus de 10'000 éléphants ont disparu des forêts et des savanes d'Afrique et environ deux rhinocéros ont été tués chaque jour rien que dans le sud du continent. En comparaison, un rhinocéros subissait chaque mois un sort semblable en 2007. Les pays acheteurs de l'Est et du Sud-Est asiatique sont responsables de la hausse fulgurante de la demande d'ivoire et de corne de rhinocéros. «Des syndicats très bien organisés au niveau international contrôlent le commerce illégal. Les bénéfices servent également à financer de nombreux conflits civils», explique Volker Homes, responsable de la protection des espèces au WWF. «Les succès de la protection de la nature de ces dix dernières années, que l'on croyait assurés, sont désormais en danger et pourraient être anéantis très rapidement!» Le WWF exige des gouvernements qu'ils punissent durement le crime de braconnage et que les organes judiciaires responsables appliquent mieux la loi. En complément, il est impératif de sensibiliser les populations des pays concernés à ce problème, afin d'inverser la tendance.











Bancs de brumes et ambiance sereine pour un voyage de 250 kilomètres au fil de l'eau.

Dans les eaux ocres de ce défluent du Gange, qui traverse l'Etat du Bengale Occidental, court le flot palpitant de l'histoire et de la spiritualité indienne. Une croisière fluviale inédite en dévoile les merveilles cachées. Le jour se lève sur le pont du MV Sukhapa, dans un brouillard à couper au sabre. Le capitaine décide d'attendre que le soleil fasse son œuvre avant de lever l'ancre, pour entamer une croisière fluviale rare: la descente de l'Hooghly, le petit frère bengali du Gange. Tandis que le fleuve le plus sacré de l'hindouisme part s'étioler au Bangladesh, son défluent commence ici, à quelques kilomètres de la frontière, au barrage de Farraka. Serpentant plein sud vers l'Océan Indien, à travers la campagne du Bengale Occidental, il se jette, 260 km plus tard, dans la mangrove des Sunderlands, hantée par les derniers tigres du Bengale et les histoires de pirates.

Aujourd'hui oublié des cartes des voyageurs, le petit Gange du Bengale fut pourtant la porte d'entrée des premiers navigateurs venus de l'ouest, portés par les riches perspectives du commerce avec les Indes. Pour les puissances commerciales de l'époque, l'Hooghly était le petit fleuve des grandes espérances. Arabes, Portugais, Hollandais, Danois, Français et enfin, Anglais, tous ont remonté l'Hooghly pour frapper aux portes d'un empire qui, jusqu'au 17^e siècle, représentait la seconde économie au monde. Leurs comptoirs coloniaux ont bouleversé l'histoire du Bengale, chargeant les navires de bois précieux, d'épices, de soie, de coton et de jute, mais aussi d'indigo, de thé et d'opium. Ils ont bâti des usines et des universités, des mosquées et des églises, des palais et des cimetières, dans le style qu'ils connaissaient: celui de leur pays. Ce patrimoine architectural surprenant, assoupi au bord du fleuve, était l'une des promesses de ce voyage. Mais dans la grande roue du temps indien, cette parenthèse coloniale est à relativiser...

L'Hooghly est d'abord le bras sacré du Gange, celui qui plonge dans les flots salés de la Baie du Bengale, et forme le lien sacré des eaux qu'ils appellent Ganga Sagar. S'y baigner, pour les pèlerins Hindous, est un geste spirituel fort. Surtout durant le Festival de Makar Sankranti, qui a lieu chaque année le 14 janvier. Ce sont les fêtes de la moisson, celles qui marquent le passage de l'hiver au printemps, lorsque le soleil passe du Tropique du Cancer à celui du Capricorne, ou de Dakshinayana à Uttarayana. Symboliquement, Makar Sankranti marque la nouvelle année, le retour des bons auspices.

AU FIL DE L'EAU ET DE LA VIE

Tandis que le navire glisse lentement dans la brume qui se lève, la campagne s'ébroue et dévoile la vie qui arrive au fleuve. Les hommes sont aux champs, les femmes lessivent, battent et étendent leurs saris sur les berges; des bacs – frêles chaloupes surmontées d'un grand plateau de bambou en travers – font traverser les eaux à des grappes de cyclistes. La plaine est riche de vergers, potagers, champs de colza et

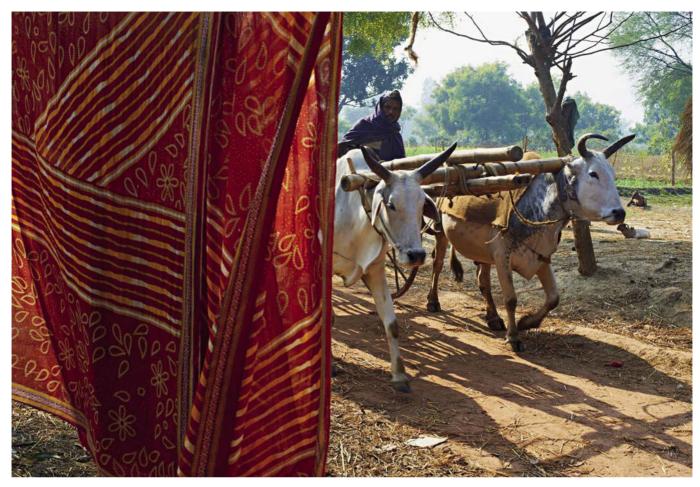


de pickles. C'est la saison des moissons. De grandes barges remplies de chaume descendent le fleuve. Dans six lunes, les pluies de la mousson feront remonter le niveau des eaux jusqu'à trois mètres. Les champs seront de nouveau inondés, un nouveau cycle commencera. En attendant, il faut naviguer dans ce fleuve de méandres entre les bancs de sable. Le capitaine connaît son affaire. Et le système signalétique l'aide: un homme sur une barquette à bâbord, agitant un drapeau vert. A tribord, le même dispositif avec un fanion rouge. Simple, efficace, mais de jour seulement...

Après quelques heures de navigation, on accoste près du pont du bourg de Jangipur, pour rejoindre le village de Mirajpur. Dans les ruelles en terre battue, des petites maisons serrées et colorées, d'où s'échappent les bruits de l'ouvrage qui fait la renommée du village: la création des plus beaux saris de soie du Bengale Occidental. Les plantations de muriers et l'élevage de vers à soie des environs fournissent la matière première. Ici, on file, teint, tisse le précieux fil. Dans la cour d'une maison, deux jeunes hommes plongent et essorent des pelotes de soie qu'ils viennent de teindre en pourpre, leurs fins bras musclés dégoulinant de rouge. A deux pas, dans son atelier, un homme assis sur un petit tabouret joue des pieds et des mains devant son antique métier à tisser. Ne pas déranger, seulement admirer la vitesse, la régularité,







La vie du fleuve, avec ses pêcheurs habiles qui tendent leurs filets géants.

Du pont du MV Sukapha, le voyageur est aux premières loges pour suivre la vie de rives très animées.

Rencontre inattendue à l'approche d'un village des environs de Jangipur qui s'est spécialisé dans le tissage de la soie pour la fabrication des saris.

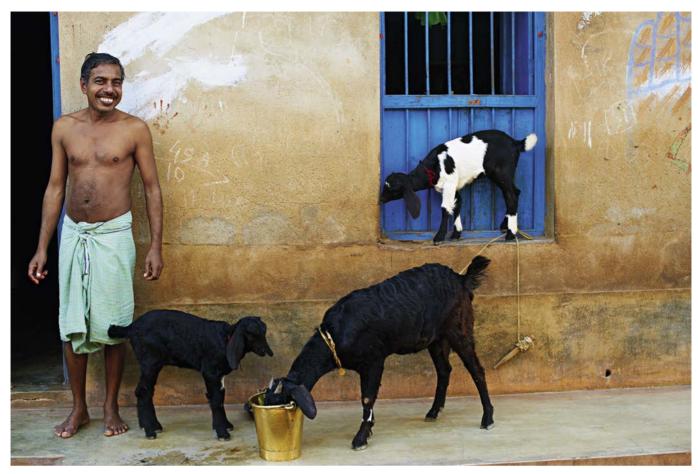
la concentration de l'artiste. Des lions d'or se dessinent progressivement sur les marges du sari. Le résultat peut valoir, dans le commerce, entre 40 et 60 000 roupies, soit entre 600 et 800 euros, une fortune en Inde. La technique est transmise de père en fils, mais lui n'a que des filles. Il est catégorique: «Non, elles ne fileront pas». Alors la filière s'éteindra? «Sans doute, à moins que je vive assez longtemps pour l'enseigner à l'un de mes petits-fils...», répond-il malicieusement, la moustache dévoilant un sourire tendre et ses yeux verts pétillants se tournant vers une grande et belle adolescente appuyée à la porte du foyer, drapée d'un sari multicolore.

De retour sur l'Hooghly, les ghâts résonnent du bruit du battage des saris que lavent les femmes. Au loin, on entend la prière du soir du muezzin. Sur les berges, les restes d'une crémation hindoue fument à petit feu. Des clochettes sonnent, appellent les esprits. La brume tombe. C'est l'heure d'un thé d'Assam sur le pont. La nuit sera fraîche.

ESCALE ET PETITS TEMPLES PERDUS

Au petit matin, le bateau est ancré face au village de Baranaghar, abrité derrière des bosquets de bambous, de manguiers et de litchiers, au milieu des champs de colza. Sur les murs sèchent les galettes de bouses de vache, le combustible des campagnes, portant toutes l'empreinte de la main qui les a aplaties. Dans les cours des maisons de brique et de pisé, des femmes roulent et ficellent des petits fagots de bidies, les fameuses cigarettes d'eucalyptus indiennes. Des chevreaux de quelques jours escaladent tout ce qu'ils trouvent, bras compris. Les enfants restent à distance, souriants et timides, mais piqués de curiosité par ces rares visiteurs.

Au beau milieu du village, s'égrènent six ravissants temples de briques et de terracotta, aux étranges structures octogonales surmontées d'un dôme et parcourues de fresques sculptées. Datant de 1755, ces temples typiques de l'architecture Chala sont dédiés à Shiva, comme l'indique le trident au-dessus des



Dans un village près de Jangipur, ce sont les chevreaux qui animent aussi la journée en grimpant partout.

coupoles. Leurs murs richement décorés d'ornementations parmi les plus pures du Bengale dévoilent des scènes épiques du Purana, les textes sanscrits racontant les gestes des divinités hindoues. Débusqué dans le grand acacia qui borde le fleuve, un grand singe blanc se carapate. Un martin-pêcheur noir et turquoise volette entre les piquets ou s'attachent les barques. Le bateau s'éloigne, les enfants du village courent le long des berges en criant «Tata» à tue-tête et en agitant leurs mains.

MURSHIDABAD, LE VERSAILLES BENGALI

C'est un jour de grande foule autour du Palais d'Hazarduari, qui se dresse à bâbord du fleuve. Une énorme bâtisse néoclassique construite par les Anglais en 1837, couleur moutarde, flanquée d'immenses colonnes, dont le vaste escalier, piqué de milliers de silhouettes colorées, descend vers une vaste pelouse, elle aussi envahie de saris multicolores. Face au Versailles du Bengale, la Mosquée Imambara, la plus grande du Bengale Occidental, construite en 1847 sous le règne de Nazim Fera Dun Jah. C'est dimanche, le dernier avant Makar Sankranti; on est venu de toute la région pour pique-niquer

au bord de l'Hooghly, s'y baigner, et visiter le Palais des 1000 portes de Murshidabad, la dernière capitale des Nawabs du Bengale.

Les Nawabs du Bengale n'étaient pas de petits joueurs, avant leur crépuscule dicté par les Britanniques. C'est eux qui donnèrent l'autorisation à la Compagnie Française des Indes Orientales d'établir un comptoir commercial à Chandernagore en 1673, eux encore qui accordèrent le même droit à la British East India Company de s'installer à Calcutta, en 1690. Les loups étaient dans la bergerie.

LA CHUTE DE L'EMPIRE INDIEN

A partir de la fin du XVIII^e siècle, la soumission des Nawabs du Bengale à la couronne britannique, qui établissait ses propres taux de change à toutes les exportations et payait ses guerres coloniales avec les revenus agricoles du pays, allait signer le début de la fin de l'Empire Indien. Aujourd'hui, le dernier Nawab du Bengale est conseiller municipal. Dernier descendant d'une famille régnante oubliée, M. Mirza Muhammad est un petit homme accueillant, installé dans une maisonnette de deux pièces, construite au-dessus des ruines des



Près du village de Mirajpur, les hommes teignent à la main et avec soin les plus beaux saris de soie du Bengale Occidental.



Murshidabad, l'ancienne capitale du Bengale. A quelques encablures du fleuve, les enfants jouent devant la mosquée.







Syed Reza Ali Meerza, petit-fils du dernier Nawab de Murshidabad.

Hooghly-Chuchura. Rencontre dans l'école coranique, la médersa Imambara.

remparts du palais originel du XVe siècle. Il nous montre son album de famille, des photos de sa sœur installée à Londres... Le dernier Nawab régnant du Bengale et sa famille reposent au Mausolée de Khoshbagh, un calme jardin planté de roses entourant une petite mosquée de style moghul, à quelques coups de pédale de rickshaw des berges de l'Hooghly. Un lieu d'une rare grâce, comparé au mauvais goût clinquant de l'étape suivante: Mayapur, siège mondial de l'ISKCON, l'International Society for Krishna Consciousness, plus familièrement connu sous le nom de secte Hare Krishna. Du fleuve, on apercoit un dôme blanc, mais aussi des grues. Le mouvement édifie ici un mausolée de la taille de Saint-Pierre de Rome, en mémoire de son fondateur Srila Prabhupada, flanqué d'un musée sur sa vie et son œuvre. Un jardin, en mémoire du Beatles Georges Harrison, est aussi prévu. Vite, fuir ce temple du kitsch et de la mégalomanie religieuse pour rejoindre Ambika Kalna, petite cité abritant de vénérables temples du XVIIIe siècle.

DE TEMPLES EN MOSQUÉES

Au débarcadère, un brahmane – reconnaissable à sa ficelle en travers de son torse nu – se fait teindre la moustache au cirage par le barbier. Le rickshaw se faufile dans la circulation jusqu'à l'entrée du Nava Kailash, un temple d'une rare beauté: construit en 1809 par le Maharaja Teja Chandra Bahadur, ce temple Atchala est constitué de deux cercles concentriques construisant la combinaison numérique auspicieuse de 108 niches, un premier cercle de 74 niches encerclant un second cercle de 34 niches, chacun abritant un Shiva linga. Vu du ciel, l'ensemble représenterait un rosaire symbolique de boutons de fleurs. De l'autre côté de la route, l'émerveillement continue. Le temple de Pratapeswar, un sikhara curvilinéaire, avec une entrée à arche unique, est entièrement sculpté de miniatures de terracotta, scènes de chasse, de la vie quotidienne ou de celle des déités hindoues.

La même richesse se poursuit sur les flancs du temple de Panchabimchati-Ratna, lui aussi du XVIII^e siècle. Tous sont dans un remarquable état de conservation. Autour de l'enceinte, des écoliers jouent joyeusement au cricket, leurs vestes d'uniformes bleu marine servant de bases.

Après Kalna, le fleuve s'élargit, la vie rurale disparaît progressivement, les berges s'urbanisent. Calcutta n'est plus qu'à une trentaine de kilomètres. La monumentale mosquée d'Hooghly Imambara apparaît brusquement dans la brume. Magnifique quadrilatère de galeries entourant une vaste cour de prière, flanquée d'une grande Tour de l'Horloge, elle abrite une école coranique chiite. Dans les salles de classe, trônent les portraits de Khomeiny et de Khameini. La bourgade, Hooghly-Chinsurah, fut le premier comptoir européen. Fondée par les



A Kalna, toute la quiétude du temple Nava Kailash, dédié à Shiva.

Portugais en 1579, elle accueille aussi un pèlerinage chrétien, pour une histoire de statue de la Vierge Marie, perdue dans le fleuve, puis retrouvée et conservée dans l'église locale. Un siècle plus tard, les Hollandais prirent possession de la place, construisant cette fois une usine de jute. Sur les rives, les témoignages d'architecture coloniale se succèdent, restes d'usines de jute, d'entrepôts et de hautes cheminées de briques tombant en ruines. Des pontons rouillés et d'antiques chalutiers à moitié enfoncés dans la vase complètent l'image d'une époque définitivement révolue.

CHANDERNAGORE, LA FRANÇAISE

Chandernagore est nettement plus pimpante. En 1696, la CFIO y édifie un fortin, suite au droit de commerce accordé à la France par le nawab de l'époque, contre un paiement de 40'001 roupies – les comptes ronds portent malheur en Inde. Six ans plus tard, tandis que Pondichéry demeure le centre administratif de la Compagnie Française des Indes Orientales, Chandernagor en est le principal port commercial, et rapporte jusqu'à un million de roupies par an. Jusqu'à la bataille de Plassey, en 1757. Repris aux Anglais en 1812, Chandernagore demeurera française jusqu'au référendum de 1949, lorsque la population se prononce en faveur du rattachement à la jeune république indienne.

Les témoignages de l'héritage français sont encore nombreux, disséminés dans la ville: l'Université Chandernagore, ancienne école primaire de jésuites, le couvent Saint-Joseph et l'église, au pied de laquelle on trouve un petit boulanger qui perpétue la fabrication du pain à la française. Le cimetière français est à l'abandon, au grand désespoir de Lawrence Biswas, son gardien. «Quand un ambassadeur ou un fonctionnaire français vient, je refuse de lui ouvrir la grille du cimetière. Chaque fois qu'ils viennent, ils font des promesses, me laissent un faux numéro de téléphone», s'emporte-t-il. «Allez voir le cimetière danois de Serampore, à quatre kilomètres d'ici: il est parfaitement entretenu. Ditesleur à Paris, que l'histoire française tombe en ruines. Tout pour Pondichéry, rien pour Chandernagore...»

Sur l'autre rive, à quelques encablures en aval, se succèdent Barrackpore, ancien lieu de villégiature du Gouverneur britannique, et Serampore, ex-comptoir danois dont la bibliothèque universitaire fut l'une des plus riches et célèbres d'Inde, au XIX^e siècle. Bientôt, le MV Sukhapa atteindra les faubourgs de Kolkata, l'ancienne capitale des Indes britanniques et seconde ville du pays derrière Mumbaï, et poursuivra sa navigation vers les mystérieuses terres immergées des Sunderlands: le royaume des derniers tigres du Bengale, que nul n'a jamais conquis...



Riga. Au premier plan, le fleuve Daugava et la Cathédrale Sainte-Marie, l'Eglise Saint-Jean et celle de Saint-Pierre dont les flèches culminent à 122 mètres.





Vilnius. La tour de Gediminas, sur la colline du château, offre le meilleur point de vue pour contempler la ville. A ses pieds, les toits de tuile du Musée National lituanien et du Musée des Arts appliqués. Puis la rivière Neris, qui sépare les quartiers d'affaires de l'ancienne ville.

Impossible de séparer ces trois capitales à la personnalité affirmée. Vilnius, dernière ville d'Europe centrale, fondée par les Lituaniens. Riga, dernière ville germanique, fondée par les Allemands. Tallinn, première ville scandinave, fondée par les Danois, chacune avec un centre ancien inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité et toutes trois en butte aux brimades de leur ancien occupant, la Russie.

VILNIUS, CATHOLIQUE ET BAROQUE

Baroque mais aussi gothique, sage, verte; la capitale du plus grand, du plus peuplé, du plus latin des pays baltes est aussi la plus romantique et, à nos yeux, la plus attachante. La plus «archaïque» également, car reliée à son passé païen et chrétien à travers des manifestations culturelles toujours vivantes. Vilnius semble avoir fait de la simplicité sa vertu cardinale. Foin de pompes et de fastes coûteux et inutiles. Le palais présidentiel, sans garde, donne le ton. A sa gauche, l'université aux treize cours intérieures, fondée en 1579 par les Jésuites. Dans la faculté de philologie, une œuvre foisonnante et contemporaine: «Les Saisons», de Petras Repsys, le Jérôme Bosch lituanien. Né en 1940, il réalisa, de 1976 à 1985, une fresque peignant l'univers selon la mythologie balte. Couvrant les murs, les voûtes, le plafond même, en un grouillement inspiré, de la vie d'une communauté rurale. Vilnius, notez-le bien, est une ville de grands-ducs et d'églises

Vilnius, notez-le bien, est une ville de grands-ducs et d'églises où s'exprime la richesse du baroque. De 1600 à 1650, celui-ci



Vilnius. Napoléon, dans sa marche vers la Russie, admira Sainte-Anne, qu'il aurait bien voulu emporter. Cette église, bijou discret illustrant l'art gothique lituanien, doit tout à sa façade: 33 formats différents de briques lui donnent son relief.

suit l'influence de Rome. Voyez Saint-Casimir, dominée par la resplendissante couronne. Puis, fin XVIIe, début XVIIIe, toujours pénétré d'Italie, voici le baroque local. Illustration à Saints-Pierre-et-Paul, spectaculaire et pour cause: deux mille statues en stuc blanc donnent une luminosité extrême à cette église très pure. Dernière étape, milieu et fin XVIIIe, l'école de Vilnius, au baroque exacerbé, riche en volutes et circonvolutions. Contemplez l'iconostase du Saint-Esprit, de ce beau vert cru et doré. Une église orthodoxe haute en couleurs, que deux femmes entretiennent, passant la serpillère avec un soin maniaque. A côté, Sainte-Thérèse-d'Avila catholique, rococo, voûte rose à dentelle de stuc blanc. Un couloir la relie à la chapelle de la Porte de l'Aurore où une foule venue de Lituanie mais aussi de Pologne prie en silence devant la grande icône dorée. Admirable, Saint-Jean, faux marbre, stuc blanc sur fond rose, déambulatoire derrière le chœur pour la profondeur et, dans la chapelle Ste-Anne, saints en bois sculptés et putti à visage d'adulte expriment parfaitement ce baroque local, touchant et vrai. Le clocher détaché, le plus élevé de la vieille

ville, vaut à Vilnius, «ville aux cent églises», ses titres de «dernier bastion du baroque italien» et de «ville baroque la plus éloignée au nord des Alpes». De Sainte-Anne, admirez avec Bonaparte – qui aurait voulu «l'emporter dans le creux de la main» – le gothique flamboyant aux 33 formats différents de brique rouge. L'imposante église des Bernardins la serre de près.

Chassés d'Espagne, les Juifs arrivent en Lituanie au XIVe siècle. Au début du XIXe, il y avait plus de cent synagogues. D'où la remarque de Napoléon sur Vilnius «Jérusalem du Nord». Avant la guerre, 40% de la population était juive. Cette culture yiddish se manifestait à travers des institutions, à l'intérieur de maisons à deux étages avec balcon et loggias fermées. A l'extrémité de Vokieciu et de Zemaitijos, un mur de trois mètres avec une petite porte: l'entrée du ghetto. Trois ou quatre familles vivaient dans une pièce. Aujourd'hui, c'est le quartier le plus cher.



Vilnius. «La vie humaine est un théâtre dont le spectateur est Dieu», annonce en substance la règle de Saint-Augustin. Illustration à Saint-Pierre-et-Saint-Paul, qui donne à voir 2000 statues en stuc. Un vertige visuel et un enchantement à la vue des saints, apôtres et putti jouant du violoncelle.



LE POIDS DE L'ENVAHISSEUR SOVIET

La Lituanie, dont le nom apparaît dans les annales d'une ville de Saxe en 1009, sera le dernier pays d'Europe à devenir catholique, par amour, précisons-le, quand le grand-duc Jagellon épouse, en 1386, Edwige, héritière du trône de Pologne, «union personnelle» des deux pays qui durera jusqu'au troisième et dernier partage de la Pologne, en 1795, la Lituanie allant au tsar. En 1812, Napoléon est accueilli en libérateur. Quand les Russes reprennent le pouvoir, la noblesse est déportée, la langue lituanienne interdite en public, ce qui déclenche une résistance culturelle farouche. En 1918, après trois ans d'occupation allemande, le traité de Versailles ouvre la voie à l'indépendance des pays baltes. En 1920, Vilnius, peuplée majoritairement de Polonais et de Juifs, est reprise par les Polonais. Kaunas devient la capitale. En 1939, les Soviets envahissent la partie polonaise et, en 1940, annexent toute la Lituanie: 35'000 personnes sont déportées en Sibérie. En 1941 arrivent les nazis: tragédie pour les Juifs. Les Soviets reviennent en 1944. Quelque 50'000 Lituaniens émigrent alors aux Etats-Unis. Le 11 mars 1990, avant les autres pays baltes, le Conseil suprême déclare l'indépendance.

Vilnius. Près de la porte de l'Aube, l'Eglise du Saint-Esprit, la plus grande de rite orthodoxe, a peint son iconostase, baroque, d'un vert cru admirable relevé de stucs dorés. Sous la chasse de verre, le corps de trois saints martyrs.





Riga. Panorama sur la ville depuis la terrasse de l'Hôtel Reval Latvija où Henning Mankell écrivit son roman, «Les chiens de Riga». Au premier plan, dans la verdure, une cathédrale orthodoxe du début du XX° siècle.



Riga. Palais de Rundale, la chambre d'apparat. Pour se faire un construire un palais de prince, Ernst Johann Von Buhren, Grand Duc de Courlande, fit appel à Rastrelli, architecte de l'empereur. L'ensemble est rococo, truffé d'éléments symboliques et maniéristes.

RIGA, LUTHÉRIENNE ET EXTRAVERTIE

Cette capitale, la plus étendue des pays baltes, manifeste un tempérament bien trempé, indépendant. Est-ce la présence russe, plus forte ici qu'ailleurs, ou son caractère luthérien, actif, entreprenant? Toujours est-il que l'argent règne ici en maître. Le voyageur, lui, admire le quartier Art Nouveau et la vieille ville hanséatique.

C'est la plus grande capitale des pays baltes, d'une superficie trois fois supérieure à celle de Paris. De larges avenues ceinturent la ville ancienne, ses églises médiévales et guildes de marchands. Ajoutez à cela quelque 800 bâtiments Art Nouveau, le plus bel ensemble d'Europe du Nord. Et une présence russe massive: 50% de russophones (contre 33% en Estonie et 6% en Lituanie) sur un million d'habitants, presque la moitié de la population de Lettonie. Avec des conséquences diverses: centre mondial du blanchiment de l'argent russe, quatrième plate-forme de transactions en dollars, même densité de banques qu'à Singapour... Deux sociétés, Lettons, Russes, y vivent en parallèle. Cela se remarque dans la rue: femmes en tenue voyante, pantalon en peau et bottes blanches moulantes, petit blouson, un peu vulgaire, «une Russe...» Et beaucoup de grosses cylindrées. Le comble du chic: les plaques d'immatriculation nominatives, que les nouveaux riches achètent.



Le marché de Riga, créé dans les années 20, est l'un des grands marchés couverts d'Europe. Des clips musicaux y ont été tournés.

Mikhaïl Eisenstein, ingénieur des Ponts et Chaussées, père de Serguei, en fut l'une des figures majeures. Voyez, au 4 et 4a Strelnieku iela (iela, rue), deux immeubles de style décoratif, lourdement ornés. Au 6, un immeuble de style romantisme national reprend les motifs de l'imaginaire collectif – arbres, loups, ours, dragons, têtes de cheval stylisées, ainsi que des éléments géométriques empruntés au costume traditionnel. A l'entrée de Valnu iela, cherchez, sur le porche à gauche, un chameau sculpté: ici arrivaient les caravanes apportant le coton d'Asie centrale en échange d'acier, d'ambre et de cire. Ici s'ouvre la vieille ville.

La rue Jauniela est une star. Les petites maisons à façade rouge sang, jaune pâle, rose, bleu regardent, au 25-29, la maison du Soleil, poudrée de jaune, œuvre de Wilhem Bockslaff, l'un des inventeurs de l'Art Nouveau à la mode de Riga. Ingénieur autant qu'architecte, il opère ici une synthèse brillante entre, à droite, l'Orient – défenses byzantines, tourelles crénelées, balcon clos – et à gauche, l'Occident: clocheton réplique de celui de Chambord, oriel en angle. Halte chez Stenders – produits pour le sauna et le bain – et petit tour au marché central, l'un des plus grands d'Europe, où cinq hangars à zeppelins abritent les produits alimentaires. Dans la belle lumière du nord, les étals de maraîchers et ces fleurs coupées qu'hommes et femmes s'offrent, sans distinction de sexe. Le poisson y occupe une place de choix: pas moins de douze mots désignent le hareng en fonction de sa taille et de sa préparation.

LE DESTIN D'UNE VILLE COMMERCANTE

L'histoire lettone est complexe. En 1201, Albert de Brême fonde Riga à l'époque où les marchands allemands faisant commerce avec les tribus locales, créent la Hanse qui s'étend de Bruges à Novgorod. Il lève une armée dirigée par de jeunes nobles allemands, l'ordre des Chevaliers Porte-Glaive, qui fusionne avec les Chevaliers teutoniques. De leur union naît le grand ordre de Livonie. Riga devient la principale place commerçante du Nord de l'Europe, la Livonie une juxtaposition d'enclaves féodales dirigées par les «barons baltes», des seigneurs locaux allemands, classe dominante qui règnera jusqu'au XX^e siècle.

A la Réforme, Riga bascule dans le protestantisme. Le grand ordre de Livonie implose, les puissants voisins revendiquent la Livonie. La Lettonie sera polonaise, suédoise au XVII^e, russe au XVIII^e. Entre-temps sera née et aura disparu la Courlande, éphémère puissance coloniale qui possédait la Gambie et Tobago.

A partir de 1765, la Lettonie est une terre russe administrée par les Allemands. Indépendante en 1918, elle sera occupée en 1940 par les Soviets, en 1941 par les nazis. En 1944, retour des Soviets. A nouveau indépendante en 1991, elle devient membre de l'ONU et, en 2004, entre dans l'Union européenne et l'OTAN ainsi que les deux autres pays baltes.



Dans la lumière de la Baltique, trois vigies veillent sur la ville haute de Tallinn: la Cathédrale orthodoxe Alexandre Nevski, la tour XIV^e où flotte le drapeau national estonien et l'élégant clocher baroque de l'Eglise du Dôme, luthérienne.







Tallinn. Spectaculaire par le travail des stucs, le salon d'honneur du palais Kadriorg voit sa hauteur décuplée sur deux niveaux et deux rangées de fenêtres. Anges embouchant de fines trompettes, aigles bicéphales, initiales de Pierre le Grand et de Catherine: un baroque italien impérial.

La cathédrale Alexandre Nevski. Construit entre 1894 et 1900, cet imposant édifice constitue aujourd'hui le plus important lieu de culte des Russes orthodoxes de Tallinn.



Tallinn, ambiance de nuit. L'architecture des bâtiments historiques est mise en valeur par les éclairages, comme pour l'imposant Hôtel de Ville.

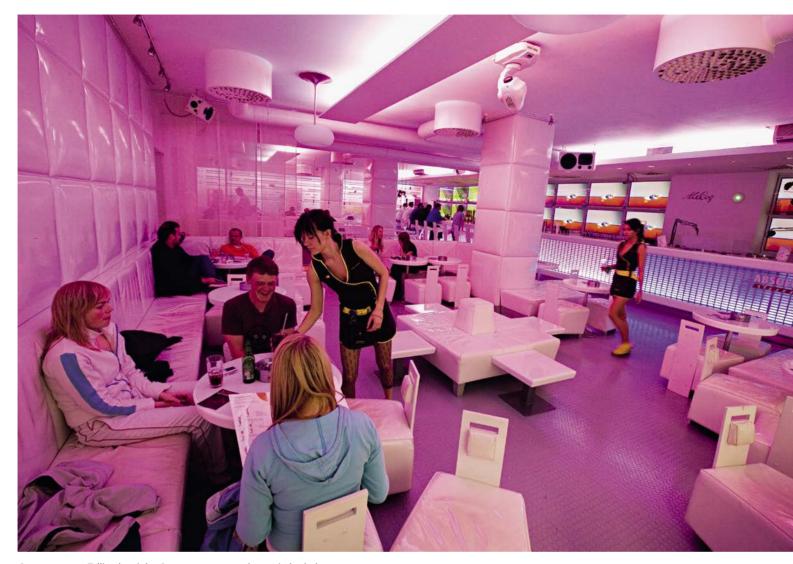
TALLINN, MOYENÂGEUSE ET FUTURISTE

Les contrastes ne font pas peur à Tallinn, ville étonnamment jeune et dynamique. Une vieille ville moyenâgeuse à souhait, un musée d'art contemporain à faire pâlir d'envie d'autres moins bien doués, et un talent évident pour les technologies de pointe et l'informatique comptent parmi ses traits dominants.

Le drapeau estonien, bleu, noir, blanc, flotte sur l'hôtel de ville le plus ancien (1404) d'Europe du Nord, murs nus d'une hauteur vertigineuse. Jusqu'en 1883, la vieille ville comportait deux entités, chacune avec son gouvernement et ses lois: la ville basse des marchands et artisans, la ville haute où résidait la noblesse et les barons allemands. Aujourd'hui, l'affectation reste grosso modo identique: ville haute administrative, siège du Parlement et du gouvernement; boutiques, bars, restaurants dans la ville basse.

Tallinn est une ville penchée, rues pavées tourbillonnantes. Une vraie ville du Moyen Age, construite par les Allemands qui succèdent aux Danois, un port hanséatique et, aujourd'hui, une capitale jeune, dynamique, éprise de technologies de pointe où de nombreuses démarches se font par Internet: vote électronique pour les élections, place de parking payée avec son téléphone portable. Plus de tickets de bus, de tram, plus de chéquiers: le téléphone, l'électricité, les impôts se paient via l'Internet Bank. La wifi est répandue et n'oublions pas que Skype a été inventé par les Estoniens.

Pour l'art médiéval, aller à l'église du Saint-Esprit et à la cathédrale luthérienne du Dôme, XV^e, étonnante avec ses bancs fermés, son balcon pour les barons et ses lourdes armoiries en bois fixées aux murs. Pour le pittoresque, suivez la rue Pikk, qui se fait remarquer par ses belles maisons: au 17, la Grande Guilde devenue musée d'histoire, au 20 une guilde toujours, avec le roi Canut à gauche et Luther à droite.



Contraste, avec Tallinn by night. Comme pour toutes les capitales baltes, les décors contemporains attirent toutes les générations. Le Bar Lounge Stereo connaît un beau succès.

Au 26, la façade des Têtes Noires, rénovée dans le style maniériste en 1599. La porte Pikk Jalg relie la ville basse à la ville haute. Montant toujours, vous apercevrez les bulbes d'Alexandre Nevski, orthodoxe, élevée en 1900, à l'époque russe, au sommet de la colline «pour que l'on sache qui commandait...»

BELLES FEMMES ET JOIE DE VIVRE

L'histoire de celle qui se considère comme l'une des plus jeunes villes d'Europe du Nord commence en 1219 quand le roi du Danemark, Waldemar II, conquiert la place-forte. En 1285, Tallinn devient hanséatique, vendant le sel d'Europe à la Russie en échange de seigle pour le pain noir, d'orge, de cire et de fourrures. Viennent diverses dominations. Sous les Allemands, les Estoniens étaient des serfs. Sous les Suédois, la situation des paysans s'améliore quand arrivent les Russes

qui empêchent les réformes d'aboutir. En 1918, première indépendance jusqu'en juin 1940. La suite est connue. Dans la nuit du 23 août 1989, les pays baltes, de Tallinn à Vilnius en passant par Riga, forment une chaîne de solidarité. En 1991, l'Estonie profite de la glasnost et de la perestroïka pour proclamer à nouveau son indépendance.

Ici comme à Vilnius, comme à Riga, les filles sont belles, blondes et minces, talons aiguilles sur les pavés pentus, bras nus dès qu'il fait soleil. Le bar Stereo, blanc, tapissé de 22 écrans plasma aux images sans cesse en mouvement, reste calme le jour. La jeunesse dorée y accourt le soir, couples de tous âges, jeunes gens bons enfants et, à une longue table, dix filles, blondes, jolies, que l'on devine bien élevées, et si jeunes. Comme les autres capitales baltes, cette ville a connu des heures de douleur et d'espoir et, dans le bonheur de sa liberté retrouvée, respire désormais la joie de vivre.

U R B A N SURVIVORS



UN REPORTAGE INTERACTIF AU CŒUR DES VIOLENCES URBAINES WWW.URBANSURVIVORS.ORG

PHOTO: TEGUCIGALPA, HONDURAS © KADIR VAN LOHUIZEN / NOOR





GRANDS PHOTOGRAPHES 2013

STEVE MCCURRY



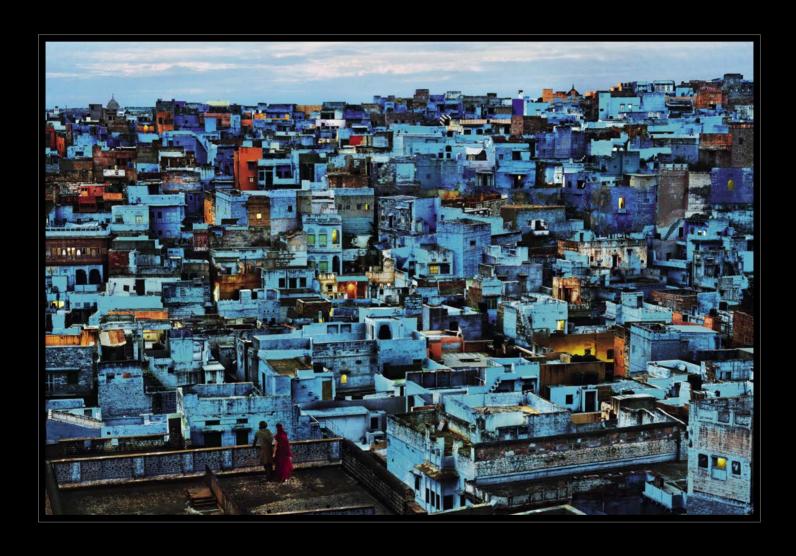










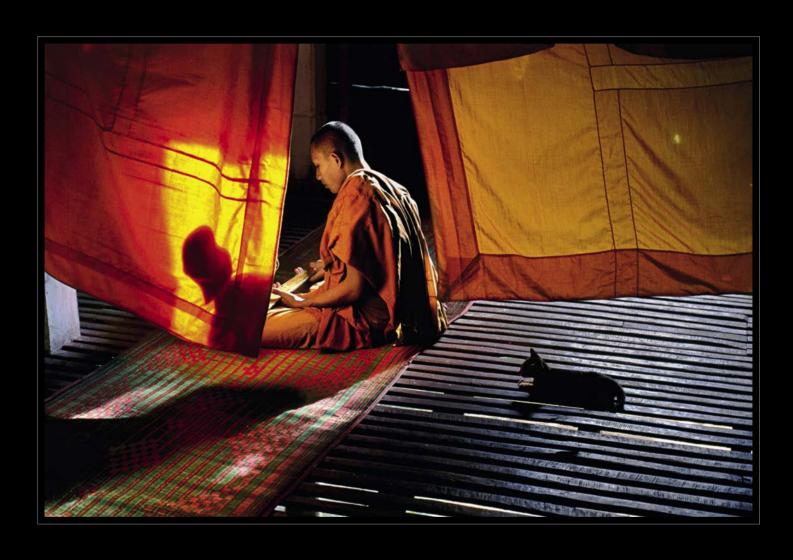










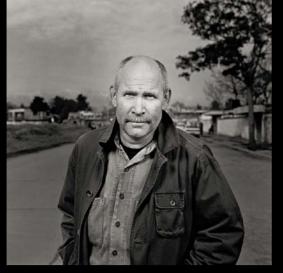












GRANDS PHOTOGRAPHES 2013

STEVE MCCURRY

Tout au long de cette année, Animan vous présentera les plus belles images de reporters professionnels souvent imités, mais jamais égalés. C'est le cas de l'Américain Steve McCurry. Depuis plus de 30 ans, ses images et ses portraits témoignent de la joie et de la souffrance dans le monde entier. Emblématiques de notre époque, elles constituent une chronique des divers visages de l'Asie. Son voyage a commencé en Inde en 1979, où il dit avoir appris à regarder et à attendre: «Si vous prenez le temps, les gens oublient votre appareil photo et la beauté intérieure se révèle...», explique-t-il.

Solidaire, Steve McCurry soutient aussi l'entraide aux plus démunis. Il a aidé à créer Imagine Asia, une fondation qui a pour objectif de fournir un salaire aux enseignants et de

développer des programmes de formation dans les écoles. Il a contribué ainsi à fournir des milliers de livres en Afghanistan. Son travail photographique a également permis de sensibiliser la communauté internationale sur l'importance de donner une éducation aux enfants afghans. www.imagine-asia.com

01 | Inde. Rajasthan. Tempête de sable

Contre-jour et ambiance irréelle. Deux chameliers à pied luttent contre le vent et le sable. Cette image de 2010 est un véritable tableau exprimant toute la fragilité de l'homme face aux éléments naturels.

02 | Birmanie. La lumière du lac

2011. Un pêcheur birman se déhale sur un plan d'eau transformé en miroir. La délicatesse d'une lumière rasante et de rivages dans la brume. La beauté du geste aussi, avec l'élégance de la godille particulière pratiquée sur le lac Inle.

03 | Afghanistan. Caravane de chameaux

Une image en forme de document historique. Dans ce paysage afghan austère, la beauté d'une caravane photographiée en 1981. Un paysage magnifié en forme de miniature et une réalisation à l'exposition parfaite.

04 | Tibet. Kandze. Garçon et champs d'orge

Un paysage verdoyant de la région du Kham pour une autre miniature où le photographe joue avec la lumière. Dans ce décor majestueux en perspectives, la silhouette du garçon vient encore accentuer l'immensité.

05 ∣ Afghanistan. La vallée de Bamyan

2002. Bel éclairage sur Bamyan, à 30 kilomètres au nordouest de Kaboul et à une altitude de 2'500 mètres. On y découvre l'excavation qui abritait les trois bouddhas détruits en mars 2001 par les Talibans.

06 | Inde. Rajasthan. Jodhpur, la cité bleue

2010. Blue City, à Jodhpur. Un décor unique qui a permis au photographe de présenter une image forte entre lumière ambiante et cadrage parfait. Une nouvelle fois, les deux silhouettes du premier plan donnent le rapport humain à cette expression artistique.

07 | Inde. Jodhpur. Le vendeur de fruits

Jeu de couleurs inédites. Les personnages animent ce tableau original et l'action entre en jeu dans cette construction aux perspectives parfaites. Vie quotidienne. Le vendeur ramasse quelques fruits qu'il présente à un couple.

08 | Cachemire. Pahalgam. L'arbre et le berger

Une rencontre insolite. Pour se réchauffer, les bergers prennent pour abri le tronc d'un platane géant. La lumière est faible, mais la flamme du feu anime l'image dominée par les couleurs chaudes des feuillages d'automne.

09 | Tibet. Amdo. La préparation du thé

Dans la pénombre de la maison, le photographe maîtrise technique et cadrage pour un tableau intimiste, jouant sur le visage éclairé de la fillette et la suie qui compose cette ambiance tibétaine des années 90.

10 | Inde. Gujarat. L'autel des ancêtres

2009. La prière dans le vent. Saisi à la perfection, un moment d'harmonie. Le photographe a su attendre que le vent dynamise l'image en créant un mouvement des drapeaux et des vêtements, donnant ainsi la vie à cet ensemble statique.

11 | Thaïlande. Aranya
prathet. Le moine et son chat

Matières, perspectives et lumière, mais aussi présence humaine et poésie. Dans cette image, le photographe a su créer une alchimie créant la beauté et l'émotion. Quant au moine bouddhiste étudiant, il n'a peut-être pas perçu sa présence.

12 | Sri Lanka. Weligama. Les pêcheurs sur pilotis

Une image qui restera un modèle de composition. Après la surprise de découvrir un mode de pêche inédit domine l'harmonie d'une photographie qui allie netteté du personnage en premier plan et construction d'un ensemble parfaitement équilibré que soutient encore une mer déferlante du plus bel effet.

13 | Pakistan. Karachi. Le démantèlement des navires

Démesure. Des bateaux échoués sur la plage avant d'être démantelés. Une armée d'Indiens va jouer du chalumeau à même le sable. Une étrave qui semble menaçante et un homme fragile; en une image, le défi de David à Goliath.

14 | Afghanistan. Mazar-I-Sharif. La Mosquée Bleue

Envol de colombes et sourire discret. Devant la Mosquée Bleue, un couple saisi au cœur des battements d'ailes. Magicien, le photographe a capté la lumière sur le visage et sur les plumages, donnant tout le rêve à cette composition.

15 | Birmanie. Pêcheur sur le lac Inle

2008. Le retour du pêcheur. Une vision très graphique servie par une lumière rasante et une atmosphère limpide. D'un geste élégant, l'homme ramène son bateau vers la rive sur fond de pagode dorée par le soleil.



Je me souviens d'une rencontre attachante ...

Genève : Rue de Rive 8 - 022 817 37 37 **Lausanne :** Petit-Chêne 28 - 021 550 72 37

www.autigrevanille.ch





Au cœur de la nuit éthiopienne, un jeune Karrayyu va rejoindre le Gadaa. Souvent confondus avec les Afars rendus célèbres par Monfreid et Rimbaud, les Karrayyus sont leurs ennemis de toujours.



GADAA: LA CÉRÉMONIE LA PLUS SECRÈTE D'AFRIQUE | ANIMAN | 53



Les guerriers (les qondaalas) s'affrontent dans la danse des bâtons pendant que les spectateurs frappent le sol avec leurs pieds, provoquant un nuage de poussière.

Ils sont des milliers rassemblés en plein désert dans les environs de Metahara, en Ethiopie, une bourgade à trois heures de route à l'est de la capitale. Aucun panneau n'indique le lieu, et pourtant ils arrivent des quatre coins du territoire Karrayyu. En bus hors d'âge et bondés pour les plus chanceux, à pied pour la majorité. Comme tous les huit ans, la cérémonie du transfert de pouvoir, le Gadaa, va débuter.

Alors que beaucoup d'Oromos ont abandonné leurs traditions sous la pression de la globalisation, les Karrayyus ont réussi à maintenir des coutumes remontant à des siècles. Leur vie est gouvernée par un système politico social qui divise les individus en cinq clans égaux basés sur la génération, l'âge et le patrilignage, les membres se considérant comme descendants d'un ancêtre commun. Ils passent à travers un cycle de cinq phases de huit ans, chacune apportant de nouvelles responsabilités et désignent parmi eux leur nouveau leader, l'Ababoku. Il est historiquement interdit aux étrangers d'assister à un tel événement, mais le vent du changement souffle sur les Karrayyus en la personne de Roba. A 25 ans, il a eu l'opportunité rare de poursuivre des études de niveau supérieur. Avec douze frères et sœurs, son père disposait des bras nécessaires pour s'occuper des troupeaux, socle de la vie pastorale dans la tribu. Grâce à une bourse, Roba est parti étudier à Milan: «Au début, c'était un vrai choc culturel, j'avais l'impression d'étouffer dans mes



Le pouvoir a changé de main. Le groupe des nouveaux régnants, bannière éthiopienne et oromo au vent, vont porter la nouvelle dans les villages.

jeans!» confie-t-il. Les Karrayyus portent en effet traditionnellement un grand châle et une foutha à la ceinture.

En surfant sur le web, il avait découvert par hasard mes photos sur sa tribu. Flatté de constater qu'enfin un étranger ne confondait pas les Karrayyus avec les Afars (leurs ennemis), rendus célèbres par Henri de Monfreid et Rimbaud, il m'invita au Gadaa. Une fois sur place, les anciens s'opposèrent à cette initiative. Des négociations furent entamées. A aucun moment il ne fut question d'argent – chose inhabituelle avec les tribus - mais le débat porta sur l'ouverture ou non de cette cérémonie sacrée. Les Karrayyus vivent des temps difficiles: le gouvernement s'empare de leurs meilleures terres, réduisant les pâturages de leurs bêtes, les obligeant à empiéter sur celles de leurs ennemis héréditaires, ce qui entraîne des guerres tribales. Les sécheresses récurrentes s'ajoutant à ce contexte géopolitique. Au final, les anciens décidèrent de faire une exception pour sensibiliser le monde extérieur à leur funeste sort et m'acceptèrent.

GUNFURA ET AMBIANCE WOODSTOCK

Laissant Metahara derrière nous, après une demi-heure de navigation à vue, nous croisons des guerriers Karrayyus accroupis. Séance coiffure avant le Gadaa. A l'aide d'un petit bâton, les apprentis ébouriffent les guerriers jusqu'à atteindre un résultat type «Afro Black Panthers» très seventies. Cette coiffe caractéristique est appelée la gunfura. Les femmes se confectionnent quant à elles de fines tresses séparées par une raie au milieu du crâne. Roba retrouve sa mère, Damo, âgée d'environ soixante ans, mais qui en paraît vingt de plus, la peau ridée trop tôt par le soleil et les dures corvées réservées aux femmes. «Il n'a pas plu depuis des mois. Le museau de nos vaches est couvert de poussière!» Pudique, mais poétique manière de dire qu'il n'y a plus d'herbe... «Avant j'avais du lait et du beurre tous les jours. Quand j'étais enfant, je mangeais même de la viande. Maintenant, c'est fini!». Elle se dit honteuse de ne pas avoir de lait à m'offrir en signe de bienvenue.





Les invités du Gadaa portent des calebasses (ciicoo) de beurre, de lait ou de céréales. Un cadeau plus que symbolique en ces périodes de sécheresse.

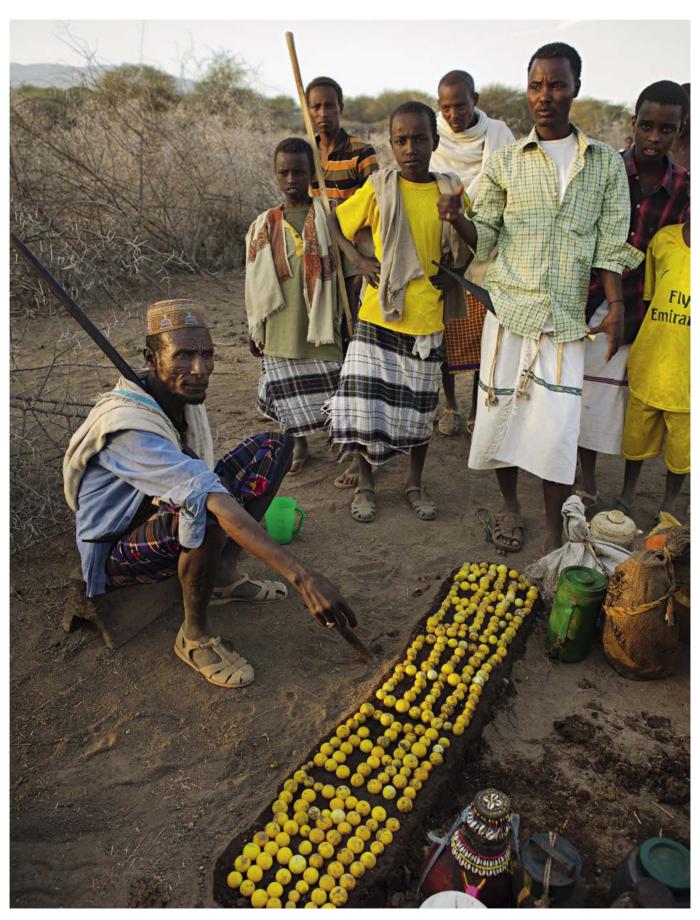
Pour les jeunes femmes non mariées, la cérémonie est aussi l'occasion de se faire remarquer par les guerriers. Toutes rivalisent de beauté.

Nous nous rendons ensemble sur le lieu de la cérémonie. L'atmosphère rappelle celle d'un Woodstock tribal. Le site, construit pour l'occasion, consiste en trois zones concentriques. Le centre abrite des dizaines de huttes en bois, chacune pouvant accueillir une cinquantaine de personnes. On y trouve un endroit pour dormir, un coin cuisine, le tout est décoré de lanières de cuir et de coquillages. Ces loges sont réservées aux groupes actuellement au pouvoir et qui vont recevoir leur famille et leurs amis. La deuxième zone tout autour est réservée à des centaines de vaches qui vivent leur dernière nuit. La zone extérieure est constituée d'un rempart de buissons épineux, dans lesquels des dizaines de portes d'accès ont été percées. Devant chaque accès, une famille attend les cadeaux des visiteurs: lait, beurre, céréales... Des offrandes qui peuvent paraître simples, mais qui prennent une toute autre valeur en ces temps de disette.

CLAMEUR ET CRÉPUSCULE

L'hôte transcrit les noms et les cadeaux correspondants dans un journal d'écolier qui sera ensuite soumis aux anciens afin qu'ils approuvent l'admission des invités à la cérémonie. Chaque porte est barrée au sol par un rectangle de fumier sur lequel a été disposé des fruits jaunes, des hidis. Nocifs pour les humains, ils contiennent des centaines de graines et représentent la fertilité, la prospérité et la promesse d'un futur heureux. Cette barrière tout symbolique, appelée la porte des vaches ne peut être franchie avant le début de la cérémonie.

Certains hommes ont de longues plumes d'autruche plantées dans leurs cheveux. «Cela veut dire qu'ils ont tué un animal sauvage ou un ennemi...», m'explique un brin gêné Roba. S'ils ont tué un animal, ils portent sa peau sur le dos. En temps normal, faire une photo de Karrayyu provoquerait au minimum



La porte des vaches – composée de bouses et de fruits jaunes – ne pourra être franchie que tard dans la nuit. Elle mène à l'enclos des centaines de bêtes qui seront sacrifiées au petit matin.



Deux heures du matin. Infatigables, les guerriers dansent en attendant l'aube (la dhiichisa).

une demande ferme d'argent, au pire, une grosse colère non feinte. Miracle de la bénédiction des anciens: mon appareil semble invisible.

La nuit est tombée, les portes des vaches sont désormais invisibles derrière des monceaux de cadeaux. Nulle source lumineuse à part la pleine lune et quelques lampes à pétrole. Soudain, une clameur retentit et la foule se précipite vers un large acacia. Rassemblés en cercle, les membres d'un groupe de guerriers commencent à chanter en faisant virevolter leurs longs bâtons au-dessus des têtes: «Kha! Kha!» Au cœur du cercle, un homme plus âgé marche fièrement, entonnant une mélodie d'une voix douce. Il tient un téléphone portable pour s'enregistrer, initiative récente pour conserver une trace de la culture Karrayyu. Le poète laisse la place à deux guerriers qui s'affrontent à coups de bâtons plus ou moins retenus, tout en bondissant dans un épais nuage de poussière. Les performances s'enchaînent. Les chants montent, se répondent, les cercles se déplacent et se télescopent dans un impressionnant ballet.

HUMOUR ET PROVOCATIONS

Roba me traduit les vers qui déclenchent successivement des vagues de protestations et d'hilarité dans la foule masculine:

«Ils provoquent le groupe qui va prendre le pouvoir. Ils les critiquent politiquement, socialement, économiquement. C'est poli, mais très moqueur...» Pendant ce temps, la sœur de l'Ababoku actuel s'est cachée dans le désert. Des hommes du groupe qui va recevoir le pouvoir sont à sa recherche. Une fois localisée, la cérémonie pourra officiellement commencer. Le froid s'installe, les heures passent. Les femmes et les enfants s'endorment à même le sol, sur le sable glacé, drapés dans leurs châles, telles des momies. A 3 heures du matin retentissent des «Ave ave ave ave ave!» en échos dans la nuit. La sœur du chef a été retrouvée! Les femmes se groupent alors devant les portes des vaches, un chant nostalgique résonne. L'atmosphère a changé, passant de la fête à la gravité. Elles chantent pour ceux qui sont morts au combat. Dans le même temps, les hommes font passer les offrandes par-dessus la porte des vaches, dans une longue chaîne humaine. Les invités sont autorisés à franchir la barrière de bouse et peuvent manger... Enfin!

Vers 5h3o, le soleil se lève. Commence alors le «korma buta», ou sacrifice des taureaux. Les membres du groupe cédant le pouvoir, tous de rouge vêtus, coupent la gorge des animaux et se marquent le front d'un trait avec le sang de l'animal. Le taureau est ensuite dépecé, cuisiné et consommé avec du biddeena – un pain plat spongieux, pilier de la cuisine éthiopienne (injera en Amharic).



Les guerriers arborent tous la gunfara, une coiffure de style afro qu'ils mettent des heures à perfectionner avant la cérémonie.

POUVOIR, LARMES ET SACRIFICE

Le jour aidant, les retardataires de la veille trouvent enfin leurs familles. Les poètes nocturnes réapparaissent vers midi, couverts de poussière jusqu'au bout des cils! Les cercles se reforment, les danses reprennent sous un soleil au zénith. Elles annoncent le moment le plus important du Gadaa: le transfert physique du pouvoir. Le chef actuel se fait raser la tête devant des centaines de spectateurs silencieux et respectueux. Ses cheveux sont recueillis dans une bassine au sol. Les yeux de l'Ababoku se remplissent de larmes. Le valeureux guerrier qui a combattu tant d'ennemis pour défendre les siens ne peut cacher sa tristesse de céder le pouvoir qu'il détient depuis huit années.

Pleurer à un tel moment n'a rien de honteux chez les Karrayyus. A ses côtés, les hommes de son clan bénissent leurs sœurs en crachant sur leurs crânes une mixture jaune, puis ils percent

leurs oreilles avec une épine d'acacia. Aucun signe apparent de douleur n'est perceptible chez les demoiselles qui arborent toutes des scarifications sur les joues, signe de beauté.

Le crâne fraîchement rasé, le chef se lève et se dirige vers la dernière vache qu'il aura le privilège de sacrifier. Le regard vide, il avance à petits pas. Il ne peut plus retenir ses larmes. Tous les yeux sont braqués sur lui. La foule ignore les coups de bâton des accompagnateurs et ne recule plus. Dans une cohue indescriptible, l'Ababoku entaille le cou du taureau. Le sang jaillit, il plonge sa main dans la gorge ouverte de l'animal et se couvre entièrement le crâne du sang brûlant. Puis il se retire dans sa hutte épineuse, fendant la foule la tête haute.

Tout s'enchaîne: il faut courir de l'autre côté du site, en slalomant à travers les viscères des taureaux qui jonchent le sol... Elles ont parlé: «l'avenir sera radieux!» m'annonce Roba. C'est le final: les anciens des deux clans se font face. Ils tiennent solennellement des morceaux d'herbes. La foule pousse, pro-



Le chef va céder son pouvoir. Il vient de sacrifier une vache et s'est couvert la tête du sang de l'animal. Il ne peut retenir ses larmes.

jetant les plus faibles sur les haies d'épineux qui font office de barrières... «Sois fort avec le Gadaa, laisse le Gadaa revenir dans ma famille dans quarante ans!», annonce le chef à son successeur. Les herbes changent de main, le pouvoir avec.

QUEL AVENIR POUR CES RITUELS?

Le nouveau groupe régnant entame immédiatement des célébrations qui dureront plusieurs jours, défilant, chantant, dansant derrière le drapeau Oromo dans une joie contagieuse. «Ceux dont la période de Gadaa est passée entreront bientôt dans une phase d'entraînement guerrier où ils seront isolés de leurs familles. Ils devront suivre un régime spécial en ne mangeant que du taureau et en ne buvant que du lait de juillet à août, et pendant quatre années consécutives!» me précise encore Roba qui a subi ce traitement de commandos.

Toutes les familles arrivant au pouvoir vont maintenant

construire un village isolé où elles résideront pendant les huit ans de leur mandat. Au centre de cette résidence se trouvera une place où ils danseront et chanteront tous les soirs. La culture des Karrayyus étant majoritairement orale, ces rassemblements serviront de journal quotidien, diffusant les événements récents dans la communauté.

Devant de tels rites, on est en droit de se demander si un prochain Gadaa aura lieu en 2020... De nouvelles routes sont construites, un chemin de fer bâti par la Chine va relier la capitale à Metahara d'ici peu, le gouvernement pousse des populations du nord à venir travailler sur les terres fertiles prises aux Karrayyus. Pendant la cérémonie, des centaines de jeunes ne cessèrent de m'aborder et de me demander avec les trois mots d'anglais qu'ils connaissent: «What's your name? What's your country?» Un grand classique. Mais ils enchaînaient inévitablement avec «Karrayyu culture good...» Une brise d'optimisme souffle encore sur les Karrayyus.



Chez les femmes, la scarification des joues (le mala mura) est un signe de beauté. Chez les jeunes hommes, la coiffure joue ce rôle. Plus âgés, les Karrayyus se teignent en roux, symbole de virilité.







Le trois-mâts Waow au crépuscule sur les eaux de l'archipel philippin. Le rêve de Michel Deville, de Gérard Schoch et de leurs amis est devenu réalité après une aventure inoubliable. © Jérôme Monney











1. Bornéo. Pour la première fois, la quille du futur voilier est dans l'eau. C'est en creusant inlassablement le sol sous l'arrière du bateau, puis sous sa proue que l'équipe a réussi cette mise à l'eau inhabituelle. © Andrew Laughlin. 2. Hadji le constructeur, soit 400 ans d'expérience et de traditions familiales et Michel Deville, les complices d'un chantier peu ordinaire. © Julia Deville. 3. La pose des varangues de la coque. L'Arche de Noé se profile petit à petit. Tous les jours, les ouvriers font des offrandes. Pour eux, ce bateau est sacré. © Andrew Laughlin. 4. Les pièces de bois sont taillées à l'herminette. Puis les éléments sont assemblés à l'œil. Et au millimètre! © Andrew Laughlin



Les enfants jouent à «quand je serai grand». Ils rêvent sans a priori et en toute innocence. Et il y a toujours quelques adultes qui refusent de grandir et qui continuent à rêver en toute inconscience. Je suis de ceux-là et de façon irrépressible je «dois» tenter de réaliser mes rêves. J'ai rêvé ce bateau et,

en m'entourant de personnes mieux qualifiées, nous l'avons fait. Au départ, en matière de bateau, à part le fait d'être monté dessus pour assouvir ma passion pour la plongée, je n'y connaissais absolument rien...

Ce bateau ne pouvait être qu'un voilier, un voilier en bois et construit à l'ancienne: le bateau des pirates ou d'Henri de Monfreid qui ont bercé mes rêves d'enfance. Renseignements pris, c'est en Indonésie que l'on peut encore trouver des artisans imprégnés des vieilles traditions. Après avoir vu de nombreux candidats, le choix se porta finalement sur Hadji. Mais avant de collaborer avec lui, j'ai visité de nombreux constructeurs. A chaque nouvelle rencontre, j'étais subjugué par leur travail et leur savoir-faire. Mais le suivant me semblait toujours meilleur que le précédent. C'était dû à ma méconnaissance du domaine dans lequel j'allais me lancer. En dernier ressort, je me suis retrouvé au fin fond de nulle part: dans la jungle de Bornéo, où un certain Hadji était en train de finir la construction d'un très beau bateau. Et une fois de plus, j'ai trouvé que la qualité du travail, du bois utilisé, la robustesse, l'épaisseur des poutres et des planches dépassaient tout ce que j'avais vu. J'avais des références en matière de bateau et lorsque j'en fis part à Hadji, celui-ci, très fier, me répondit: «C'est moi qui les ai construits...»

Hadji, sa famille et son équipe représentent des siècles de savoir-faire. Ils n'ont pas besoin de plan, ils connaissent leur métier. Longueur, largeur, hauteur et c'est parti! Il suffit de regarder le résultat sur les images. C'est magique, fascinant. Des moyens dérisoires pour un ouvrage parfait. Les travaux ont débuté en août 2008 dans la jungle de Bornéo, sur la rive d'un fleuve. Se rendre là-bas pour contrôler l'avancée des travaux n'est pas une sinécure. Huit heures de voyage en avion avec une escale, dix à douze heures à 40 km/h de route boueuse et défoncée et enfin une heure de bateau sur un fleuve encombré d'écueils flottants. Une petite journée sur place et retour, soit pratiquement trois jours sans dormir à se faire secouer dans l'humidité et la chaleur.

UNE MISE À L'EAU COMME UN ACCOUCHEMENT

Excepté une suspension des travaux de sept mois pour «raison administrative», la construction de la coque s'est bien passée. C'est une phase très spectaculaire à cause des dimensions des pièces d'Iron wood (bois de fer) peu en rapport avec les moyens utilisés pour les travailler. Pas de grue, ni d'outil technique correspondant à l'ampleur de la tâche. On coupe à la scie, on rabote

à l'herminette, on taille à la hache. Tout est ajusté à l'œil et au millimètre. Pour les Occidentaux, un tel chantier est d'une lenteur anachronique. Mais cette lenteur où la réflexion remplace l'informatique est un garant de qualité. Il suffit de contempler le résultat final.

Là-bas, loin dans la jungle s'opère la gestation du Waow, pendant qu'à Bali s'organise le chantier de la finition. Avant la mise à l'eau et le premier voyage, pose des arbres de transmission, des deux hélices et du safran (le gouvernail) qu'il a fallu acheminer jusque-là. Un grand moment: la mise à l'eau. Une semaine avant la grande marée d'équinoxe qui, si le Waow ne descendait pas d'un mètre quatre-vingt, ne pourrait que lui lécher la base de la quille, toute l'équipe commence par faire un coussin de terre et de boue sous la poupe (l'arrière) pour caler le bateau. Puis on retire les étais. Il suffit, si l'on peut dire, de creuser de la proue jusque derrière le centre de gravité et le bateau bascule sur l'avant. On creuse ensuite depuis l'arrière au-delà du même centre de gravité et il bascule et descend vers l'arrière. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il puisse flotter dans l'eau qui s'est infiltrée. Parfois, il glisse dans l'axe, parfois un peu de travers, mais toujours avec le son sinistre des craquements et des grincements de ses structures. Un accouchement avec ses douleurs et ses cris. Enfin, il flotte. Comme une respiration de soulagement avant le grand départ dans sa vie de coursier des mers, se déroule l'incontournable cérémonie dédiée aux dieux que l'on remercie pour avoir favorisé sa construction et à qui il est demandé protection pour l'avenir. Dernière étape: creuser devant l'étrave pour ouvrir le passage sur le fleuve.

DES TRAVAILLEURS ENCHANTEURS

Après sept jours de remorquage, chargé de bois pour la finition des superstructures et accompagné par les charpentiers qui ont construit sa coque, le Waow fait son entrée dans le port de Benoa. Il y charge ses deux moteurs et du matériel lourd. En route pour la baie de Serangang où il va se transformer en bateau de croisière. De loin, sans mâture et sans gréement, on le croirait accidenté, amputé comme un tronc d'arbre auquel on aurait coupé les branches.



Une vue spectaculaire sur l'étrave depuis le gréement, à 30 mètres au-dessus de l'eau, mais encore à 15 mètres du sommet du mât... Les voiles ont été cousues sur place, au milieu des champs. © Christian Ballestraz

«WAOW! QUEL DRÔLE DE NOM! MAIS CHAQUE FOIS QU'UNE PERSONNE VOIT UN PLAN, UNE PHOTO ET SURTOUT LE BATEAU, ELLE S'EXCLAME: WAOW! D'OÙ CE CHOIX...»

Je peux enfin être actif pour et sur mon bateau. En montant l'échelle de coupée, les bruits donnent l'impression d'arriver dans une ruche en pleine effervescence. Les charpentiers s'activent. On scie, on rabote, on visse, on perce, on martèle. Rendons-leur hommage; les voir travailler est un enchantement. Que doit-on admirer le plus? Leur expérience? Elle se voit dans le travail en équipe. Sans se parler, tout est parfaitement coordonné. Chacun sait ce qu'il doit faire. C'est clair, rapide et précis. Leur habilité? Voir Moussakar, le chef de chantier percer des planches qu'il tient coincées entre ses chevilles. La perceuse n'est pas guidée, mais c'est droit et d'équerre. Leur inconscience? Il faut préciser que tous les travaux se font pieds nus, les orteils à 3 cm de l'outil...

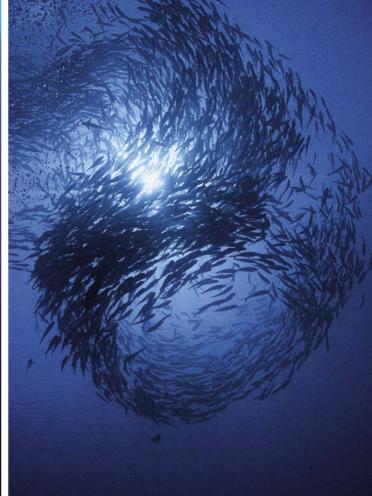
Avant d'être au pied du mur, j'ai ressassé mille fois dans ma tête tous les détails du Waow; je pensais que ce travail ne serait qu'une simple formalité. Je ne peux pas dire que j'ai déchanté; au contraire, j'ai toujours trouvé cela excitant, passionnant et très riche en découvertes. Mais il faut tenir compte de tellement de paramètres que l'on est toujours en train de recommencer. Exemple: l'escalier qui monte à la capitainerie. Sur les esquisses, je l'ai dessiné comme cela m'arrangeait. Mais voilà, cela ne convient pas à l'ingénieur qui conçoit les gréements. Si l'escalier

reste positionné comme je le souhaitais, le garde-fou est traversé par un hauban qui ne peut être déplacé ailleurs. Il va falloir être conciliant. A l'aide d'une poutre, on simule la pente de l'escalier. Zut! En montant, on se cogne la tête dans le bastingage. Retour à l'ordinateur: largeur + hauteur des marches + hauteur de l'escalier = pente de l'escalier = emplacement idéal et, oh miracle! Le hauban ne passe plus à travers les passagers, on ne se fracasse plus le crâne et, cerise sur le bateau, l'escalier empiète moins sur les deux ponts...

UN MONDE DE SENSATIONS

Se tenir sur ces ponts procure des sensations particulières. Ce sont vraiment nos sens qui sont mis à contribution. La vue de la perspective profonde et arrondie des coursives donne une impression d'élan vers l'horizon. Celle du bastingage, massif et solide, une impression de force. Prendre un déchet de bois de fer fraîchement scié et le humer vous enivre de parfums exotiques corsés et capiteux. Caresser ce bois poli et repoli jusqu'à le rendre subtil comme de la soie devient sensuel. Respirer la brise du large à plein poumon est enivrant; du bonheur, «que du bonheur...»





Le Waow a aussi pour vocation de faire partager les merveilles à découvrir en plongée dans ces îles, que ce soit des alcyonnaires (à gauche) ou un banc serré de carangues. © Fernando Clark /© Julia Deville

Ce qui caractérise cette aventure, c'est aussi l'adhésion, l'enthousiasme et la fierté qu'elle provoque chez tous ceux qui v participent, comme chez les nombreux visiteurs. Le Waow est devenu un site touristique. Voisins, amis, futurs clients, concurrents, tous veulent voir le phénomène. Force est de constater que, miraculeusement le travail s'est (presque) toujours effectué dans les temps. Par quel miracle, dans un pays réputé pour ses lenteurs? Sommes-nous bénis des dieux? Johan, l'ingénieur, plus de 60 bateaux à son actif, considère le Waow comme le bateau le plus réussi de tous ceux sur lesquels il a travaillé: «Si les charpentiers sont aussi enthousiastes et fiers de ce bateau, c'est qu'au moment de l'arrêt des travaux au début de la construction, ils pensaient que le projet était définitivement enterré. L'avoir vu redémarrer les a portés à croire que les dieux protégeaient le Waow. Respectueux des volontés divines comme ils le sont, ils ne sauraient aller contre elles. Au contraire, ils voient là une opportunité pour leur plaire. D'où leur ardeur et leur application

– Je pense que Hadji y est aussi pour quelque chose. «Mais pour les mêmes raisons. Ni lui ni personne n'a dérogé aux cérémonies rituelles de chaque étape: mise à l'eau, fin des travaux. Ainsi, conformément à la tradition, c'est le maître d'œuvre, Hadji, qui, pour le départ de Bornéo, a symboliquement relâché la dernière corde en faisant les prières d'usage. Une fois sur l'eau, nous avons tous été surpris de l'assise du Waow. Normalement, un bateau n'est jamais parfaitement

équilibré et il faut rétablir son assise par du ballast. Pour ce bateau, pas besoin. Il était d'office à plat sur l'eau. (Rappelons que ces bateaux sont construits sans plan, au «pifomètre» ou plutôt à l'expérience plus que séculaire). Ceci a aussi fait grosse impression et confirmait l'intervention de puissances bienveillantes».

UNE TORTUE BIENFAITRICE

«Mais ce qui nous a le plus impressionné, c'est ce qui s'est passé en mer lors du remorquage de la coque. Pour se distraire et surtout pour améliorer l'ordinaire, les charpentiers qui avaient embarqué pour participer à la finition pêchaient à la traîne. Deux jours avant l'arrivée à Bali, soudain le fil se tend, annonçant une prise sérieuse... Catastrophe! L'hameçon s'était fiché dans la patte d'une tortue. Animal considéré par les Indonésiens comme bénéfique, de bonne augure. Ni une ni deux, on arrête le halage, on saute à l'eau et l'on récupère l'animal à bord pour la soigner avant la fin du voyage. Arrivé en vue des côtes balinaises, avec prières et reconnaissance, on relâche la tortue, persuadé que désormais rien de maléfique ne pourra arriver à ce bateau.»

En tout cas, Johan et tous ses collègues, eux, y croient. Et moi, ça me ferait plaisir que cela soit vrai. C'est pas beau la vie? De rêves en imagination, de jour en jour, de petits détails en petits détails, il commence à avoir de l'allure, de l'élégance, ce voilier...



La quiétude d'un hamac du bord au crépuscule pour Michel. Enfin sur l'eau...









La récompense. «Dix ans d'attente pour voir enfin le Waow au mouillage dans la magnifique Baie de Wayag, en Papouasie!» © Jérôme Monney Découverte des finitions à bord, avec une cabine (extra)ordinaire de 24 m² (à gauche), puis une partie des 80 m2 de la Master Cabine, avec sa terrasse et sa paroi de verre émeraude pour la salle d'eau. © Jérôme Monney

LE WAOW EN QUELQUES CHIFFRES

- Trois mâts de type Pinisi, mixé avec un Schooner
- Conception: Hadji et M. Deville
- Longueur: 60 m. hors tout
- Largeur: 11,15 m. au pont supérieur
- 160'000 heures de chantier
- 35'000 heures pour la coque
- 95'000 heures pour la finition
- 10'000 heures de ponçage pour obtenir un beau patinage
- 665 m2 dont 248 m2 pour les 9 cabines
- 6 cabines «luxe», de 23-24 m2
- 2 cabines «supérieures», de 23 m2 + deck privatif
- 1 Master cabine de 45 m2 + 30 m2 de balcon
- Hauteur totale: 46 m. quille et mâts compris
- Tirant d'eau: 3,5 m.
- 2 mâts de 42 m. et un de 45 m. (un immeuble de 17 étages)
- Poids de chaque mât: env. 6.5 tonnes
- Voilure: 960 m2
- Moteurs: 2 Yanmar de 550 CV chacun
- Poids: 850 tonnes (4 Boeing 747!) dont 650 tonnes de bois de fer

- 30 tonnes de visserie
- 50'000 bouchons en bois sur les écrous, les boulons et les vis
- 80 tonnes de ballast
- 1 km de haubans et des km de fil électrique

CROISIÈRES ET PLONGÉES DE RÊVE

Le voilier Waow est sans nul doute le plus beau 3 mâts qui croise dans l'archipel indonésien depuis le mois d'avril 2012. Il permet d'explorer les plus beaux spots de plongée dans des conditions de confort exceptionnelles: Rajah Ampat, Misool, Komodo, Halmareha, la Mer de Banda, la Mer de Seram, les lles de la Sonde, ou encore les Célèbes. Plus de 13'500 îles d'origine volcanique ou karstique composent l'archipel. Elles abritent à elles seules plus de 10% des récifs de la planète. Ce sont tout autant de platiers, tombants, grottes, pitons, arches et bancs de sable noir qui recèlent une faune incroyablement riche et variée. Des sites de plongée aussi différents que spécifiques peuvent être explorés tout au long de l'année pour y admirer plus de 3200 espèces de poissons et plus de 600 espèces de coraux.

www.waow.ch







Le Glacier Express traverse les gorges du Rhin. Surnommé The little Grand Canyon, ce défilé est bordé de falaises impressionnantes.

En Suisse, le Glacier Express rivalise de vitesse avec les tortillards. Il faut huit heures pour relier Zermatt à Saint-Moritz, des stations distantes de 291 kilomètres. Entre Valais et Grisons, c'est un fabuleux voyage hors du temps, avec de belles escales, à Andermatt ou en Engadine.









Le Glacier Express propose un décor majestueux à découvrir entre Andermatt et Hospental. A bord, le conducteur Martin garde le sourire par tous les temps, l'escale à Disentis permet de changer de locomotive et les passagers blaguent avec Margarida qui travaille depuis plus de cinq ans sur ce parcours.

Le Glacier Express n'a rien à envier aux couloirs des Nations Unies à Genève. A bord, on parle français, allemand, anglais, chinois ou italien, et forcément, en huit heures, on a un peu le temps de faire connaissance. A ma droite, mes compagnons de voyage sont australiens: journaliste et professeur d'Université à Canberra, Warren et Grant se sont accordés de «longues vacances », musardant entre la Thaïlande, le Brésil, l'Ecosse et la Suisse. Je croiserai un gentil couple de Chinois de Pékin, qui ont le même âge, 21 ans, et le même prénom, Qi. Etudiants tous deux en France pour sept mois, ils en profitent pour visiter l'Europe dans l'un de ces trips

express dont les Asiatiques ont le secret: Suède, Finlande, Monaco et Suisse... enfin, la Suisse vue du Glacier Express! Il y a des autochtones à bord du train, quand même. A gauche, mes voisins, pas de doute – et Didier nous le confirme – sont «200% suisses». Didier est un «habitué»; il s'offre le Glacier Express chaque année. On ne lui la fait pas; il sait tout. Sauf que son billet, entre toutes les formules que la Confédération Helvétique offre à ses ressortissants, n'est que «partiellement valable»... De bonne foi, il s'en tire avec une légère amende. Cornélia – c'est le contrôleur – a beau distribuer des caramels, la loi, c'est la loi!



Un parcours magique en pleine nature. Le convoi serpente le long des contreforts montagneux entre Andermatt et Hospental.

Escale culturelle à Andermatt pour admirer l'église de Saint-Pierre-et-Paul construite vers 1602 par Barthélémy Schmid Hospental, avec son maître-autel baroque créé par John Ritz et son fils Jodok de Selkingen.

La très belle chapelle Mariahilf date de 1740 et a été construite par Johann Sebastian Hospental Schmid.

VOYAGEURS ET NAUFRAGÉS DU TEMPS

Quelle que soit leur nationalité, les passagers se divisent en deux catégories. Il y a les organisés, qui ont apporté jumelles, jeu de cartes et réserves de toffees. Et les autres.

Tout avait commencé au pied de «la pyramide des dieux», le Cervin, à Zermatt (1'604m). Zermatt, si chic, si luxe et tellement ski. La rue principale y a des allures de petit Faubourg Saint-Honoré parisien où les grandes marques auraient pignon sur neige. Zermatt se vante de posséder le domaine skiable le plus haut au monde. C'est vrai. Quelle station peut afficher un départ de piste à 3'883m, d'où l'on aperçoit 38 sommets à plus de 4'000m?

Le reste s'est déroulé comme «un rêve éveillé», dixit Lili. On a plongé sans crier gare sur Viège-Visp, 1000 mètres plus bas pour remonter dans la Vallée de Conches, où les skieurs de fond prennent le train comme le plus vulgaire des tire-fesses. Au col de l'Oberalp (2033m), un brouillard épais noyait le lac et le Glacier Express s'est mis à jouer les trains fantômes. Nous étions devenus des naufragés du temps, ayant perdu tous leurs repères.

Sur les quais, des chefs de gare en bras de chemise par -2°, vous saluaient d'un «Have a safe journey» (faites un voyage sûr, littéralement) comme si le monde, en-dehors de leur petite station, se révélait plein de dangers. Sur la rétine, s'imprimaient des monastères bénédictins (Disentis), des châteaux-sentinelles (Ortenstein près de Tomils), des canyons comme taillés d'un coup de scie (les gorges du Rhin d'Ilanz à Reichenau), des forêts épaisses. Notre chenille rouge progressait en se tortillant dans le grand blanc.







Entre Preda et Bergen, le Glacier Express surprend encore les voyageurs en empruntant des viaducs imposants.

UNE LIGNE CLASSÉE AU PATRIMOINE MONDIAL

Pas le moment de somnoler. Passé Thusis, vous abordez le tronçon le plus spectaculaire du voyage. Si bien que l'Unesco a classé cette portion de la ligne, dite l'Albula Line, au Patrimoine mondial de l'humanité. Un patrimoine roulant et sur boggies; du jamais vu!

Il est vrai que cette ligne, un petit bijou d'ingénierie ferroviaire, enchaîne entre Thusis et Saint-Moritz ponts et viaducs (144) ou tunnels (42) sur seulement 67 km. Avant Filisur, le Glacier Express vous laisse moins d'une minute pour capter une vision surréaliste, celle du viaduc de Landwasser (130 m. de long). Suspendu entre deux falaises, ce pont s'élance hardiment sur les eaux bouillonnantes de la Landwasser, 65 mètres plus bas. Un abîme vertigineux. A l'époque (1902), sa construction, en quatorze mois seulement, selon un procédé sophistiqué avec ses tours métalliques, fut considérée comme révolutionnaire.

Et ce n'est pas la seule prouesse technique dans le secteur. Entre Bergün et Preda, que séparent cinq kilomètres à vol d'oiseau, le petit train rouge affronte des rampes impossibles, de l'ordre de 75 pour mille. Pour escamoter 416 mètres de dénivelé, les ingénieurs ont multiplié boucles-loopings et tunnels hélicoïdaux. Sans le savoir, vous êtes embarqué dans un Grand Huit, au point que certains croient avoir la berlue. Mais non, vous apercevez bien trois fois, sous un angle différent, le même village, Bergün (Bravuogn en romanche), sous le Piz Ela.

SAINT-MORITZ! TERMINUS!

17h58. Le Glacier Express lâche sur les quais ses derniers passagers. Les survivants de cette épopée, harassés, sont peu nombreux. «Palace! Palace!», crient les transporteurs de service, chargés d'assurer dans leur limousine le transfert de quelques clients argentés. Ici, à Saint-Moritz, la tendance, c'est plutôt le manteau de fourrure, vison ou chinchilla de préférence. Accessoire indispensable? Le chien de race, style format de poche, genre pékinois. Ici, on éprouve une allergie prononcée pour tout ce qui ressemble à un objectif: «Ne photographiez pas, ne photographiez pas!», supplie notre guide Christine. Saint-Moritz, camp de base de la jet-set, fait ainsi des efforts méritoires pour être à la hauteur de sa légende.



Saint-Moritz: terminus. Le train des glaciers a rallié Zermatt à une autre grande station prestigieuse, Saint-Moritz. Il trace quotidiennement un lien entre deux pôles des Alpes aux tempéraments très différents.

HISTOIRE ET ANECDOTES: LES LOCOS SUISSES AU VIETNAM

Durant les années 20, qualifiées d'âge d'or - suite aux récits d'aventures d'alpinistes enthousiastes — la haute société du monde entier découvrait enfin le charme âpre des Alpes. Des villages autrefois isolés, tels que Zermatt ou Saint-Moritz se transformèrent en lieux de cure mondains. En conséquence, les trois sociétés ferroviaires mirent elles aussi à profit le potentiel touristique du tronçon entre le Valais et les Grisons.

5 juin 1930, date historique: après l'ouverture de la ligne Viège - Coire, le Glacier Express assurait pour la première fois ce jour-là la liaison Zermatt - St. Moritz. Alors que le VZ et le RhB étaient déjà équipés en locomotives électriques les plus modernes, appelées alors «Crocodiles», le FO-Bahn, encore non électrifié, disposait de locomotives à vapeur de type HG. En 1947, elles furent envoyées au Vietnam, puis ramenées en Suisse dans les années 90, où elles déclenchèrent une véritable passion. Les trajets à bord de ces trains à vapeur sont aujourd'hui plus populaires que jamais.

Le nom du train vient du Glacier du Rhône, qui était par le passé longé par la voie de chemin de fer. Jusqu'en 1981, le Glacier Express gravissait en effet une grande partie du col de la Furka jusqu'à un court tunnel situé juste sous le col, permettant aux passagers de voir le glacier de près. En 1982, le tunnel de base de la Furka a été ouvert. Il évite l'ascension du col et permet la circulation du train également en hiver. L'exploitation de l'ancienne voie, abandonnée dès l'ouverture du nouveau tunnel, a repris progressivement sur des tronçons successifs entre 1992 et 2010. Un train historique spécial circule aujourd'hui sur la totalité du parcours ancestral, franchissant à nouveau le col de la Furka.

Depuis 2006, le Glacier Express a de nouvelles voitures panoramiques en 1^{re} et 2^e classe. Chaque composition est composée de 6 voitures, 2 de première classe, une voiture office-Bar, et 3 voitures de seconde classe, construites par Stadler Rail. Le repas de midi est servi aux voyageurs à leurs sièges. Des écouteurs diffusent en allemand, français, anglais, italien, chinois et en japonais des commentaires sur les régions traversées et sur les curiosités rencontrées sur le parcours.

www.glacierexpress.ch





L'IMPRIMEUR DES JEUNES PHOTOGRAPHES

CARTE BLANCHE À
ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne
ECAL/Haute école d'art et de design (HES SO)
ECAL/University of art and design Lausanne

PHILIPPE FRAGNIÈRE

«Snowpark», projet de diplôme réalisé à l'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne, propose une analyse du paysage modifié par l'intervention humaine. Un paysage indéterminé, ponctué par la présence d'objets fonctionnels éphémères, qui acquièrent, par l'œil de la caméra, un statut hybride à michemin entre sculpture et architecture. Ces objets génèrent une esthétisation du paysage alpin; paysage transfiguré par des formes inspirées de modèles urbains.





L'image qui engage la rédaction www.animan.com

Mali, Tombouctou, le marabout et ses élèves. Cette image est un éclairage rare sur ce qui se passe vraiment au Mali, sur ce que vivent les habitants et les jeunes sous le régime qui vient de déstabiliser un pays apprécié par tous ceux qui s'y rendaient pour trouver la magie du désert et l'accueil chaleureux de sa population. Il ne faut pas laisser l'ombre gagner ce territoire, mais témoigner. Par le travail de quelques photographes qui n'oublient ni leur mission, ni leur vocation. Photo KEYSTONE /Agence VU /Navia

ANIMAN

Le magazine international d'Animan Publications SA Case postale 48 CH-1110 Morges office@animan.ch Tél. +41 21 701 05 61

RÉDACTEUR EN CHEF (RESP.)

Thierry Peitrequin thierry.peitrequin@animan.ch

MAQUETTE

Parenthèse communication SA Lausanne

IMPRESSION

Entreprise d'arts graphiques Jean Genoud SA

PUBLICITÉ

198'000 lecteurs (MACH Basic 2012-2)

MHD S.A. Mme Dominique Breschan Chemin du Bugnon 1 / CP 32 CH-1803 Chardonne Tél. +41 79 818 27 55 dominique.breschan@mhdsa.ch

ABONNEMENTS

animan@edigroup.ch
Tél. +0840 840 843
Animan, 39 rue Peillonnex,
CH-1225 Chêne-Bourg
1 an: CHF 82.- (6 numéros)
2 ans: CHF 154.- (12 numéros).
Pour la France:
GPA, 136 route de Genève
F-74240 Gaillard
Tél. +0810 210 420
clients@gpa-abo.fr
CPPAP: 1115 K 82232
No ISSN 1660-1025
Directeur de publication France
Bertrand Baisle

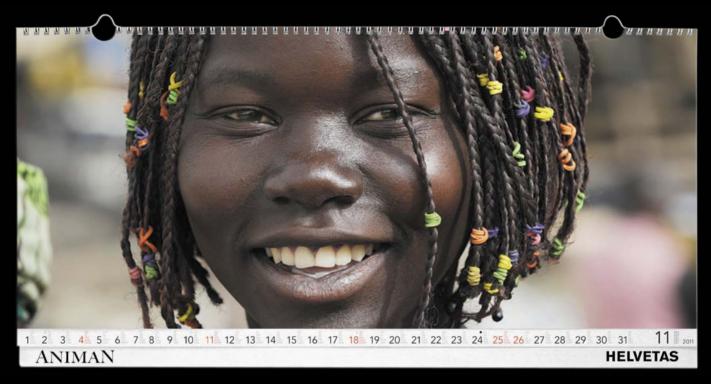
ÉTRANGER

prix au numéro France: 9 € Belgique: 10 €

Toute reproduction de textes et photos interdite. © Animan. Les textes et photos non commandés ne sont pas retournés.



Vivez l'année 2013 avec **les plus belles images** du monde d'Animan



Commandez dès maintenant votre calendrier Animan-Helvetas 2013

Des images panoramiques riches en couleurs et en émotions. Format 560mm x 280mm









